FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
JIM QUEEN

BOBBYPILLS PRÉSENTE

JIM QUEEN

UN FILM DE

MARCO NGUYEN & NICOLAS ATHANÉ

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026

COMÉDIE – FRANCE – 1H25 – 1.85 – 5.1

AU CINÉMA LE 17 JUIN

RELATIONS PRESSE
Suisse

Diana Bolzonello-Garnier
diana@promopresse.ch

DISTRIBUTION
Suisse

Praesens-Film AG
info@praesens.com

SYNOPSIS

Jim, icône sexy de la scène gay parisienne, voit sa vie basculer lorsqu'il contracte l'Hétérose, un étrange virus qui transforme les hommes gays… en hétérosexuels ! Il voit alors tout le monde lui tourner le dos à l'exception de son dernier follower (et premier admirateur), Lucien, un jeune homme qui peine à s'assumer. Ensemble, ils partiront en quête d'un mystérieux remède capable de guérir Jim et d'empêcher l'extinction de l'homosexualité…

BORN
THIS WAY
Jim
JIM

ENTRETIEN CROISÉ AVEC MARCO NGUYEN, NICOLAS ATHANÉ (RÉALISATEURS) & SIMON BALTEAUX (CO-SCÉNARISTE)

L'hétérose - cette IST qui nous rend peu à peu mal fringué, fan de foot ou de queue leu leu - nous guette tou.t.es. Comment se manifeste-t-elle ? Comment la ressentez-vous aujourd'hui ? Et à quel point ce sentiment est-il à la base du projet ?

Simon Balteaux : Au tout début de l'écriture, il y a sept ans, il y avait une vraie légèreté. J'avais 35 ans, et j'étais enfin bien dans mes baskets. L'idée première de Jim Queen, c'était donc de mettre en valeur nos vies gays, en imaginant une satire où tout serait renversé. On a commencé à trouver des vannes sur les hétéros, mais c'était juste de la connerie. On voyait bien que ces blagues charriaient des questionnements sociaux hyper intéressants, mais c'était assez innocent. Et puis les années ont passé jusqu'à la sortie du film aujourd'hui. Je me suis pris une grande claque dans la gueule ces derniers jours [l'interview a été réalisée en mars 2026, ndlr] avec l'actualité au Sénégal, pays qui a adopté une loi réprimant très sévèrement l'homosexualité. D'un coup, nos blagues naïves deviennent politiques. Ce n'est pas bon signe, c'est même flippant : ça veut dire qu'on devient militants malgré nous. Alors qu'on voulait juste s'amuser en se disant : tiens, c'est marrant, les hétéros ont cette vie-là, nous on a plutôt celle-là.

Marco Nguyen : J'avais aussi ce projet en tête parce que j'organisais des soirées comme La Vendredix [afterworks et soirées LGBTQIA+ très populaires à Paris, ndlr]. J'étais très actif dans le milieu gay, et j'avais envie de m'inspirer de cet univers. Avec Simon, on s'est demandé comment incarner la communauté. On a vite imaginé qu'elle était en danger, mais il fallait trouver ce qui pouvait la menacer. C'est comme ça qu'est née l'Hétérose. Mais à l'époque, il n'y avait pas ce durcissement politique autour de nous. Aujourd'hui, ça résonne différemment. On a dû s'adapter. Ce qu'on voulait critiquer, ce n'étaient pas les hétéros en tant que tels, mais l'hétéronormativité – c'est-à-dire ce modèle imposé : un papa, une maman, des enfants, une maison, une voiture… La rencontre avec Nico et Brice a été déterminante, ils apportaient un point de vue hétéro qui a vraiment enrichi le projet.

D'où vous vient ce goût pour l'outrance camp, l'humour trash, qui fait toute la force de *Jim Queen* ?

SB : Marco et moi, on s'est rencontrés dans le milieu de la nuit. On avait envie de projets queer et on ne se reconnaissait pas dans ceux qui existaient. Cette outrance-là, cette envie d'être sincères dans nos vannes, c'est un peu la nôtre en soirée. L'idée n'est pas de chercher la provocation. En revanche, on n'a pas de filtre, on s'est dit qu'on allait se montrer tels qu'on est.

MN : La base du projet, c'est l'autodérision, le regard qu'on porte sur nos propres vies gays.

Avez-vous rencontré des difficultés pour tenir cette façon de ne jamais vous brider ?

SB : Ce qui est quand même assez magique, c'est que le studio d'animation Bobbypills avec lequel on a travaillé sur le film, était déjà complètement déjanté. Quand on est arrivés avec notre univers hyper barré, irrévérencieux, ils nous ont tout de suite acceptés. On a continué sur cette

ligne-là, tout en se disant qu'on voulait réaliser un film grand public, qu'on voulait être compris. Marco et moi, puis Nicolas Athané et Brice Chevillard qui nous ont ensuite rejoints, on était quatre auteurs, respectivement deux gays et deux hétéros, et on s'est autorégulés sans se censurer.

Nicolas Athané : Brice et moi avons co-créé *Monsieur Flap*, et moi j'ai co-écrit et réalisé ce film. Ce côté « provoquer sans faire exprès », on l'a beaucoup dans le studio. Il y a un film qui nous a beaucoup servi de référence par rapport à ça, c'est *The Rocky Horror Picture Show* (1975) de Jim Sharman, pour sa manière de tout surjouer.

MN : Il ne fallait pas qu'on tombe dans un ton moralisateur, c'est ça qui a été le plus dur. Le sujet est tellement sur la corde raide qu'il suffit de se tromper une fois dans la manière dont on formule une blague, pour avoir l'air d'être accusateur. *Jim Queen* est avant tout une satire.

Jim Queen est un film queer en ce qu'il s'en prend autant aux queerphobies qu'à l'homonormativité (culte du corps, âgisme, classisme…). Comment cela s'est-il articulé à l'écriture ?

MN : Si on veut parler d'un milieu sincèrement, on est obligés d'aborder ce qui fâche, de montrer ses travers. L'un des points de départ du film, ce sont les clichés qui nous façonnent. Le parcours du personnage de Jim, c'est d'apprendre à se détacher des étiquettes qu'il s'est lui-même imposées.

SB : On parle du milieu gay comme on le ferait avec notre meilleur pote : quelqu'un qu'on connaît par cœur, dont on connaît très bien les défauts, et à qui on peut dire quand il abuse. Jim est totalement abject, mais je peux m'y reconnaître à une période de ma vie. Et comme lui, je suis toujours autant obsédé par mon corps, par le fait de vieillir. J'ai 43 ans et autant dire que, dans le milieu, c'est comme si j'en avais 120 - d'ailleurs, sur Grindr, j'ai 38 ans pour toujours, et je ne m'interdis pas de faire du botox d'ici le mois de juin ! Le film se moque un peu des hétéros et énormément des homos – parce qu'en réalité, je ris de moi-même. Le film devient une forme de petit mea culpa. Cette phrase « Casse-toi, c'est le coin des moches. » je suis sûr qu'on a déjà pu la dire en soirée.

NA : Pour parler du point de vue hétéro, ce qui m'intéressait le plus dans le projet, c'était qu'on me raconte ces vies-là. Je connais Marco depuis un moment : il était mon chef animateur sur Le *Chat du rabbin* (2011) de Joann Sfar et Antoine Delesvaux, et on vient de la même école, Les Gobelins. Quand il est arrivé chez Bobbypills, je savais qu'il organisait des soirées. Quand il m'en parlait, je n'y croyais pas totalement, ça paraissait presque trop fou pour être vrai. Le film fait un portrait de toutes ces différentes communautés : *les bears, les leathers, les twinks*… Ce qui est important, c'est la précision des détails. Par exemple, je suis allé à la Vendredix et c'est vraiment cette émotion forte qui te traverse quand tu y vas pour la première fois.

Le film est accessible à tout.e.s (même aux hétéros) grâce au personnage de Lucien, *newbie* qui découvre toute la richesse du monde gay en même temps que les spectateur.ice.s. Comment avez-vous trouvé cette structure, proche du conte, avec sa quête, ses obstacles, sa bonne fée drag?

MN : C'est aussi une idée de Nico, qui nous a amené vers les codes geek. On trouvait ça marrant que Lucien voyage d'une communauté à une autre comme dans un film d'*heroic fantasy*.

SB : *Les bears, les kiffeurs*, les drag queens incarnent alors différents mondes, comme ceux des elfes, des fées, des orcs…

NA : Il y avait peu de choses à ajouter pour que ça fasse *Game of Thrones*. Surtout que chaque communauté a son lieu, son bar.

SB : Le conte permettait une construction narrative assez simple. Et puis il y a des références à Disney aussi – ce qui très codé gay, *overgay* même, on ne sait pas pourquoi.
MN : On peut s'autoriser beaucoup plus de choses. Par exemple, *les bears*, on les a représentés par de vrais ours anthropomorphiques.

Vous dépeignez un monde gay ultra fragmenté – entre *les gym queens, les twinks, les bears, les loutres, les fetish, les kiffeurs, les draq queens, les chemsexeurs*… Ce film a-t-il vocation à tous les réunir ?

NA : Au début du film, tu sens toutes les guéguerres internes. Mais à la fin, l'idée c'est de se mettre ensemble pour aller prendre l'Élysée.

MN : Tout le monde se met des étiquettes, tout le monde se tire dans les pattes. Mais finalement, quand il faut aller se battre et se rassembler, c'est là que l'idée de communauté est importante. C'est ce qu'on a voulu dire : on est là les uns pour les autres. La solidarité, c'est ce qu'on veut défendre dans un monde comme le nôtre.

SB : Le milieu gay est très compartimenté. En ce moment, je suis à New York, et je sors beaucoup dans le milieu queer. Quand tu vas dans un bar, tu peux trouver une vraie variété d'âges, des lesbiennes, des personnes trans, et tout le monde se mélange joyeusement. À Paris, c'est plus rare. Je suis allé dans un bar de *cruising* aux Canaries il y a quelques semaines, et je suis tombé sur une affiche qui m'a choquée : « Interdit aux femmes, interdit aux drag queens ». Là, il y a un problème. Ça montre bien que la communauté gay est loin d'être parfaite et qu'elle a aussi besoin de se remettre en question. Si on peut faire passer un message, ce serait de se mélanger davantage.

Pour autant, il y a aussi une tendresse envers ces étiquettes dans le film, avec l'idée que c'est parfois cool de faire partie d'une team, de partager des codes, de se retrouver ensemble.

NA : *Les bears* ont créé leur communauté parce qu'ils étaient rejetés par les *gyms queens* : ils n'étaient pas assez musclés, pas assez « comme il faut ». Ils se sont alors structurés comme une safe place, pour se retrouver entre eux, parce qu'ils en avaient besoin.

MN : Pour moi c'est le cœur de l'intention. On voulait vraiment écrire une lettre d'amour à la communauté gay.

SB : Et c'est cool à partir du moment où ce n'est pas fermé, où tu as conscience qu'il existe d'autres choses à côté. On tenait à cette mise en valeur des différentes communautés parce qu'elles sont méconnues non seulement des hétéros, mais même par une partie des homos. J'ai un souvenir hyper émouvant par rapport à ça. Je suis allé à la Folsom Street à San Francisco, une grande parade fétichiste, il y a des années. Je ne suis pas particulièrement BDSM, mais j'avais trouvé ça génial qu'un jour dans l'année, tous les gens avec des micros-kinks – parce que souvent ces communautés sont aussi liées à des kinks sexuels – existaient, se montraient, s'assumaient. Le film, c'était aussi leur donner ce coup de projecteur.

Un dialogue du film déplore que le G de LGBTQIA+ reste hégémonique dans la culture queer aujourd'hui. Le film se concentre pour autant sur le monde gay. Pourquoi ce parti-pris ?

MN : C'est une question qu'on s'est beaucoup posée. Si on avait voulu représenter tout le monde, ça aurait voulu dire parler de choses qu'on aurait dû inventer. On est restés sur le milieu gay, simplement parce que c'est celui qu'on connaît, dans lequel on évolue réellement.

SB : On a eu beaucoup de débats, parfois houleux. Peut-on faire un film queer sans parler des lesbiennes, des personnes trans, des personnes bies ? Marco a souvent recentré en disant qu'on parlait d'abord de la communauté *gym queen*, que c'était notre axe, avec l'idée d'essayer quand même de représenter plus largement. Et puis il y a un deuxième élément, qui n'est pas anodin : les contraintes financières. On a voulu ajouter des sous-intrigues, mais on n'a pas eu les moyens… Quand on réalise un film queer aujourd'hui, il y a encore cette demande d'être généraliste, d'inclure tout le monde. C'est peut-être à interroger.

Dans le film, Lucien a un placard secret dans lequel il cache toute sa *queerness*, de peur que sa mère ne tombe dessus. À quoi ressemblait le vôtre ?

MN : J'ai eu la chance d'avoir une super enfance, des parents qui m'ont toujours accepté et poussé dans le bon sens. En vrai, je n'ai pas eu de placard. C'est ce qui m'a donné cette liberté d'être moi-même. Ce film part plus d'une envie de m'ouvrir au monde que d'une frustration.

SB : Moi, mon placard secret était absolument énorme. Je suis né en 1983, dans les Ardennes, où l'homosexualité n'existait pas de manière visible, et où je n'avais aucun accès à la culture gay. C'est aussi pour ça que ce film est important pour moi. Si on peut banaliser l'homosexualité au plus grand nombre, ça permettra peut-être à des petits Simon, qui vivent encore ça aujourd'hui, d'être plus épanouis.

Quels souvenirs, quelles sensations, de votre propre découverte du monde gay avez-vous retranscrits dans le film ?

MN : C'est l'idée de la fête. Je viens d'Aix-en-Provence, et je n'ai vraiment vécu mon homosexualité qu'en arrivant dans le Marais, à Paris. En fréquentant les bars, le Cox, le Quetzal, tout s'est ouvert d'un coup, tout devenait possible. J'y ai particulièrement aimé le contact humain. Aussi, la première fois que je suis allé à la *pride* de Madrid où j'y ai vu une foule à perte de vue, j'ai eu le vertige. Les rassemblements gays sont spectaculaires et des événements comme le Circuit [Festival gay international basé à Barcelone, ndlr] ou la Démence [soirée gay à Bruxelles, ndlr] ont clairement été des références pour la Powerboyz dans le film.

SB : Je me souviens d'être allé à Paris avec mes parents, on se baladait sur les bords de Seine, et je percevais qu'il se passait quelque chose ici, sans vraiment comprendre quoi – c'était une zone de *cruising*. La deuxième étape, c'était quand j'étais étudiant. Je sortais avec mon meilleur pote, qui était gay aussi. On venait tous les deux de faire notre *coming out*. Sauf que tous les mecs draguaient mon pote. Je me sentais le mec pas très joli, celui qui ramasse les miettes. J'avais un côté Lucien : je n'avais pas les codes, je ne faisais pas de sport, je ne savais pas m'habiller… Et puis, des années plus tard, vers mes 35 ans, c'étaient mes années *gym queen*. Là, j'ai expérimenté l'inverse, j'étais le roi du podium. Ce sont différentes phases de découverte.

Le personnage de Lucien a ce côté *nerdy* mais à la fin il devient un vrai power-bottom – au sens littéral, il a un super pouvoir. Pour vous c'était un modèle d'identification qui manquait ? Quelle était votre réflexion sur le fait de proposer de nouvelles représentations ?

MN : Le *bottom shaming*, ça a toujours été un truc assez fou dans l'imaginaire très viriliste de la communauté gay. C'est-à-dire que si tu es bottom, tu es perçu comme inférieur. Je trouvais ça marrant que Lucien devienne ce super-héros dans le film. Et puis, ça me faisait rire aussi – là on spoile un peu – qu'il se fasse passer dessus par le monde entier, et que ce soit normal. Parce que justement, à la fin, il n'y a aucune honte. C'est cool, d'être *bottom*.

SB : Quand j'ai connu Marco en soirée, il avait déjà cette façon de dédramatiser, de banaliser toutes ces pratiques et ces codes liés au sexe. C'était rafraichissant pour moi. Sur le film, Nico et Brice ont eu la même bienveillance, la même approche. Le message, c'était aussi de casser ces stéréotypes un peu bêtes, qui j'espère évoluent quand même. Le terme « *power bottom* » existe maintenant, donc les choses bougent.

NA : À l'époque où l'écriture a commencé, il y avait encore beaucoup de termes qui n'étaient pas encore mainstream. Une notion comme power bottom, on trouvait ça génial de la rendre accessible au grand public.

Le film fonctionne beaucoup sur cette stratégie queer de la réappropriation ou du détournement du stigmate. On y dit par exemple « Hétéropo », comme pour renverser les discriminations subies par les personnes séropositives. Vous figurez aussi des thérapies de reconversion - mais pour redevenir gay.

NA : Ce film permet d'exorciser beaucoup de choses.

MN : Un des premiers retours que j'ai eus, c'est par un ami séropositif. Ça lui a fait plaisir qu'on ne l'ait pas oublié. Ce qu'ont ressenti les séropos à cette époque, c'est ça qu'on montre.

SB : On oublie beaucoup cette thématique du VIH-sida. Marco et moi, on est de cette génération qui a été complètement traumatisée. L'épidémie de l'Hétérose dans le film fait beaucoup plus référence à celle du VIH-sida qu'à celle du Covid.

MN : Quant aux thérapies de conversion, on a tout de suite voulu les intégrer. Comme Jim Queen est une satire, on voulait retourner le monde, en mettant en scène certains gays reproduire ce que font leurs bourreaux. C'est ce que fait le personnage de Mister Leather, qui en menant la Gaystapo, cherche à reconvertir des gays touchés par l'Hétérose – mais par la force, dans des sarcophages arc-en-ciel lugubres, dignes de films d'horreur. Ça fait d'autant plus ressentir que les thérapies de conversion, c'est quelque chose de violent et d'horrible, qu'on ne peut en aucun cas imposer une identité à quelqu'un.

SB : La volonté première, c'est surtout de montrer que ces thérapies existent toujours, hélas. Elles n'ont été interdites en France qu'en 2022, donc c'est bien de rappeler qu'il faut rester vigilant.

Vous faites encore appel au film d'horreur lors d'une séquence de *chemsex*, qui est un sujet très sensible dans la communauté. Quelles questions de représentation vous êtes-vous posées ?

MN : En tant qu'auteurs, on avait cette responsabilité de se saisir de ce sujet. Dans le film, la drogue est omniprésente, elle fait partie du paysage. Au début, elle est montrée de manière festive. Les personnages prennent de l'ecstasy en boîte, et tout va bien. Puis, on arrive à cette scène bien plus dure, dans laquelle on a pris le parti de la montrer sous un jour beaucoup plus sombre. Pour moi, le chemsex, c'est une pratique, pas une fatalité. Ce qu'on critique, c'est cette pratique, absolument pas les gens.

NA : Ce qui est important, c'est que la représentation de l'usage des drogues n'est pas uniforme dans le film. Ça peut être festif mais aussi destructeur, comme c'est le cas du *chemsex*.

SB : On essaye de ne pas diaboliser, parce que ça ne sert à rien. Il y a des pays qui l'ont compris, comme le Portugal qui a dépénalisé toutes les drogues en 2000 et qui est aujourd'hui un des pays d'Europe qui souffre le moins de problèmes d'addiction. Le *chemsex* est un problème de santé

publique majeure – qui n'est d'ailleurs pas vraiment pris en charge par l'État, comme ça a pu être le cas avec le VIH-sida à une époque. Il y a des gens qui meurent, qui tombent en dépression, qui ne savent plus faire de sexe autrement. Personnellement, je me sens une responsabilité d'avertir de manière très claire. N'y allez pas, ce n'est pas fun. Ça a été une vraie source de discussions entre nous pour savoir où on mettait le curseur. Cette scène est trash. Mais si elle peut ouvrir la discussion, alors elle vaut le coup. Parce que les enfers qu'elle dépeint existent.

On reconnait beaucoup de lieux importants du Paris queer dans le film : le Rosa Bonheur, le Bear's Den, le labyrinthe du Louvre… Comment vous les êtes-vous appropriés ?

SB : Déjà, tous ces établissements nous ont versé des pots de vins. Non, ce n'est pas vrai. Ce sont des lieux qu'on connaît par cœur. Le Rosa Bonheur, je le fréquente depuis longtemps. Et, oui, je suis allé au labyrinthe du Louvre [un lieu de *cruising*, ndlr] – et alors ? Je n'en ai pas honte !

MN : Dès l'écriture, on voulait que ces lieux emblématiques apparaissent, comme pour dire à quel point on les aimait. Et tous nous ont soutenu dans cette démarche. Comme l'ensemble de la communauté gay, d'ailleurs, qui nous a aussi poussés en participant à un crowdfunding. Ça nous a donné beaucoup de confiance pour mener le projet jusqu'au bout. Ensuite, toujours dans l'idée du conte, ces espaces queer on les a un peu « augmentés », on les a rendus encore plus fabuleux. Mais les gens qui y vont les reconnaîtront tout de suite !

NA : Rien que pour montrer l'ambiance de ces endroits-là, ça méritait déjà de réaliser un film.

***Bouchra, Lesbian Space Princess*… Plusieurs films d'animation queer sortent cette année. Qu'autorise l'animation en termes de réinvention des normes ?**

MN : C'est un média où tout est possible. Sur *Jim Queen*, il a ce rôle de faire connaître aux gens la vie qu'on mène. De donner envie de tolérance, de vivre-ensemble, d'acceptation et de courage d'être soi-même. De dire aussi aux plus jeunes qu'aujourd'hui, on peut être homo et heureux, même s'il faut encore se battre avec un monde très viriliste et patriarcal.

SB : L'animation permet aussi de la poésie, du rire, une manière peut-être plus douce d'aborder des sujets liés aux genres et aux sexualités.
MN : Le personnage d'Hana dans *Tokyo Godfathers* (2003) de Satoshi Kon est un très bon exemple de ce que l'animation peut apporter aux personnes queer. C'est une héroïne trans avec un grand cœur, un humour incroyable, je la trouve très inspirante. Et c'était il y a plus de vingt ans.

Alex Ramirès, Jérémy Gillet, Shirley Souagnon, Philippe Katerine… Comment avez-vous composé avec ce casting de voix ?

MN : Le son guide toujours l'image. La première étape a été d'enregistrer tous les dialogues. Les comédiens jouaient dans le vide, et ensuite on a dessiné par-dessus. Toutes les mimiques, le rythme viennent donc du casting.

NA : Les personnages ont beaucoup évolué. Mais à partir du moment où on avait la voix et le visage des comédiens, tout s'est déclenché. Car on réalise une comédie – pour le rythme, c'était très important de se calquer sur eux.

SB : Dans sa voix, Jérémy a un côté très Disney, tandis qu'Alex est plus dans un style à la *Mean Girls*. Tous ces registres se mélangent, c'est ça qui est intéressant. Et toute la mise en scène découle de ces voix.

Quel est le pouvoir du coming out pour vous aujourd'hui ?

MN : C'est un super méga pouvoir. On pourrait croire que c'est une thématique déjà vue et revue. Mais non, on en est encore là.

SB : Alors que c'est un terme daté. Pour la Gen Z, je pense qu'il y a moins ce moment-là, les gens existent davantage tels qu'ils sont. Et en même temps, je croise encore des mecs dans le placard, qui se planquent beaucoup. Mais ça reste triste, et même étrange, de devoir faire une annonce. Les hétéros n'ont pas besoin de déclarer avec qui ils couchent… Ce qui est sûr, c'est qu'à partir du moment où tu assumes ce que tu es, que tu ne t'en excuses pas, tu es sacrément fort.

Comment espérez-vous que le film s'inscrive dans la culture queer ? À quel moment de son histoire arrivez-vous ?

SB : Ça fait un an qu'on a commencé à communiquer sur le film. En grande majorité, on a eu des retours positifs, notamment de la communauté gay, qui l'attend avec impatience. Mais, en même temps, je redoute aussi l'accueil du film, dans une société qui est de plus en plus polarisée. J'ai peur de me retrouver dans un débat stérile, du genre « C'est un film contre les hétéros », alors qu'on est à l'opposé de cette démarche. Je ne sais absolument pas comment le film va être accueilli, mais j'espère que son propos ne sera pas dévoyé par une lecture trop basique.

MN : Le film est universel. Je pense qu'il arrive à un bon moment. J'ai l'impression qu'il y a aujourd'hui une invisibilisation des personnages gays ou queer : des coupes de subventions, une mise à l'écart sur les plateformes… et ça, ça n'existait pas quand on a commencé à écrire. À l'époque, on était plutôt dans une phase inverse. Ce film arrive et met les pieds dans le plat. Certes, il y a un risque de polémique, mais notre intention est tournée vers du positif, avec des valeurs de bienveillance, de vivre ensemble. Avec une tonalité d'humour qui se veut désarmante. Je pense que l'humour, c'est la meilleure arme pour faire face à l'état du monde aujourd'hui.

Entretien réalisé par Quentin Grosset.

JIM

LES PERSONNAGES

JIM

Dans l'écosystème gay, entre la soirée Powerboyz et la salle de sport, Jim se croit au top de la chaîne alimentaire parce qu'il est super musclé. Sa valeur ne tient qu'au nombre de followers qu'il a. Et si toi tu ne les as pas, et que tu n'es pas en plus carrément gaulé, tu ne fais pas partie de son monde. Il est obnubilé par son physique, et il devient une sorte de roi… toxique – même pour lui-même. Ce personnage doit beaucoup à Alex Ramirès, l'un des comédiens les plus drôles qu'on ait pu rencontrer, qui connait le milieu gay par cœur, et qui sait être à la fois lucide et hilarant sur le sujet.

LUCIEN

C'est le twink au cœur pur, totalement calqué sur le physique et la douceur de Jérémy Gillet, qui l'incarne. Il est tellement sincère, candide, sensible, gentil. Il pense qu'il va découvrir un milieu merveilleux quand il arrive à la Powerboyz. Et il ne rêve que d'une chose, sortir du placard dans lequel sa mère, l'horrible Christine Bayer, tente de le séquestrer depuis sa tendre enfance.

NINA

C'est la bestie de Jim, elle est médecin, clubbeuse, c'est une femme libre, qui sort, qui couche, qui a un vrai appétit de vivre. C'est l'un des personnages les plus drôles et il y aurait tout un film à faire sur elle. Entre Jim et elle, c'est quasi une romance sans attirance sexuelle entre un homme gay et une femme hétéro. Jusqu'à ce que l'Hétérose arrive…

PAVEL

C'est l'extrême de la gym queen, celui qui passe du stade des stéroïdes à la gonflette au sens littéral – c'est-à-dire que ses muscles sont en plastique, font « couic couic » quand il bouge… C'est le nemesis de Jim, il passe son temps à vouloir se venger, mais finalement il est adorable et très touchant, et qui plus est, incarné par l'icône ultime du porno gay, François Sagat.

CHRISTINE BAYER

Ce personnage de Ministre de la Santé, c'est une cartharsis. On a mélangé Christine Boutin et les laboratoires Bayer, cette société impliquée dans le scandale du sang contaminé par le VIH dans les années 1980. Elle incarne autant celle qui porte sa Bible à l'Assemblée en disant que les queers vont brûler en enfer, qu'une mère qui se veut aimante pour Lucien. Elle est totalement imprévisible.

ROBEAR

Les bears, c'est une subculture qui s'est créée contre une standardisation du milieu gay qui rejetait les gros, les poilus ou les hommes plus âgés. On a imaginé que Robear, l'ex de Jim, était le gérant du Bears'den, le bar bear le plus emblématique de Paris. C'est une communauté qu'on voulait absolument mettre en avant, car elle est quand même sacrément cool et accueillante.

MICHEL LE KIFFEUR

Quand tu te connectes sur Grindr ou autres applis gays, tu rencontres pléthore de kiffeurs – de fétichistes de la basket. On a voulu faire du moment où Michel apparaît en oracle un instant de poésie à la fois drôle et hyper touchant. Comme pour dire qu'il n'y a pas de mal à renifler une basket si c'est ton kiff.

GLAMYDIA

C'est la bonne fée de Lucien. Elle fait partie des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence – cette sororité de drag-nonnes née en 1979 à San Francisco, qui s'est créée pour lutter contre l'homophobie et le sida. On est fiers et heureux de rendre hommage à ce groupe qui est toujours aussi actif partout dans le monde aujourd'hui. Et de mettre en lumière à travers Glamydia une facette à la fois poétique et militante du drag, moins exposée dans les médias mainstream…

DOCTEUR RAGOULT

On a commencé l'écriture juste avant le Covid, et l'arrivée du docteur Raoult dans les médias nous a inspirés cette figure de scientifique cinglé. Finalement, c'est juste devenu un docteur Maboul avec un grand pouvoir sur la santé publique.

LA PROSTATE

Le plaisir prostatique nous paraît trop peu discuté, surtout chez les hétéros. Et Philippe Katerine nous a composé une magnifique prostate. On espère qu'après avoir vu le film davantage de gens iront prier ce Dieu Prostate pour plus de paix dans le monde.

MISTER LEATHER ET SES PUPPIES

Ce sont de vrais méchants qui se trompent d'ennemis en forçant les gays touchés par l'Hétérose à en passer par des thérapies de reconversion. On les a représentés en s'inspirant de kinks par ailleurs tout à fait safe et formidables, la scène fétichiste berlinoise, et les puppies, ces mecs soumis en masques de chiens.

Propos (Marco Nguyen, Nicolas Athané et Simon Balteaux) recueillis par Quentin Grosset.

LE STUDIO DERRIÈRE LE PROJET

Bobbypills se positionne comme le principal studio d'animation européen spécialisé dans les contenus pour jeunes adultes, et ambitionne de donner aux artistes la capacité de construire la culture populaire de demain avec des séries et des films d'animation singuliers et accessibles. Depuis 2019, le studio cherche à varier ses projets et ses partenaires en travaillant, entre autres, avec Netflix, ADN, Ubisoft, Crunchyroll et Warner Bros. et continue d'innover dans le secteur de l'animation 2D. Dans l'ADN de Bobbypills se trouve également la volonté d'un effort collectif afin de favoriser un climat de travail bienveillant et collaboratif.

TROIS QUESTIONS À DAVID ALRIC & ARTHUR DELABAYS (PRODUCTEURS)

C'est le premier long métrage du studio Bobbypills : qu'est-ce qui a motivé ce passage au grand écran ?

Bobbypills est plutôt connu pour sa production de séries - des formats courts à succès comme LES KASSOS (sur Canal+) aux séries de prestiges fabriquées pour Netflix ou HBO Max - mais on nourrissait depuis longtemps l'envie de faire du cinéma et d'offrir la possibilité à nos artistes de faire des films qui collent avec la ligne éditoriale du studio : légers dans l'approche, puissants dans l'impact, des films de genre (comédie, horreur…) d'auteur·rice·s.
Il nous fallait pour ça le bon projet avec un thème fort et contemporain, qui ait le potentiel pour devenir une comédie. On a en effet toujours voulu défendre des visions d'auteur·rice·s qui bousculent et questionnent le monde dans lequel on vit. Or le cinéma nous semblait offrir un espace de liberté plus grand. On y a vu le format idéal pour une comédie qui rassemble et qui ait le potentiel pour devenir culte. Et c'est comme ça que JIM QUEEN est devenu le premier long métrage de Bobbypills !

Le studio réunit à la fois la production et l'animation. Comment cette double casquette a-t-elle influencé le développement du projet ?

Au studio, on a l'habitude de créer et de fabriquer intégralement nos œuvres avec des budgets faibles puisqu'il y très peu d'argent en France pour l'animation destinée

aux 15-35 ans. Donc nos équipes savent très bien concevoir des histoires fortes qui prennent de l'ampleur et de l'émotion à chaque étape de la fabrication. On implique et on responsabilise systématiquement nos réalisateur·rice·s dans l'écriture, le développement mais aussi le budget et le planning. Et on fait le choix de travailler avec des artistes complets qui écrivent, font des voix maquettes, montent et mettent eux-mêmes en scène au moment du storyboard. C'est avec cette méthode éprouvée sur nos séries qu'on s'assure un contrôle artistique constant et qu'on veille à ce que l'audace et la vision du projet soient respectées tout au long de la production.

Jim Queen est un projet singulier, tant par ses thématiques que par son approche. Comment finance-t-on un film comme celui-ci ?

Le financement a d'abord commencé de la meilleure des façons, avec des partenaires qui ont très tôt rejoint le projet et un grand chelem des financements publics les plus prestigieux (Avance sur recettes du CNC, Eurimages, 3 régions...). Mais c'est par la suite que cela s'est gâté puisqu'aucune chaîne de TV française ni aucune plateforme n'a voulu pré-acheter le film. C'était d'ailleurs très frustrant de sentir que nos interlocuteurs reconnaissaient l'originalité et les qualités du film mais étaient incapables de contourner la frilosité, voire la censure de leur direction.

La recette pour faire exister un tel film : un soupçon d'exception culturelle à la française, une bonne dose de résilience et beaucoup de fonds propres mis en risque. Mais on a aussi la chance d'être un studio avec une ADN forte et suivi par une communauté fidèle. En lançant une campagne de crowdfunding, on a ainsi pu compenser les défaillances du marché et lever grâce à nos fans 120 000€ supplémentaires.

LES SCÉNARISTES

MARCO NGUYEN

Statut: co-réalisateur et scénariste
Formation: Les Gobelins
Carrière : assistant réalisateur de Joann Sfar et directeur de l'animation sur ***Le chat du rabbin***. Animateur sur ***Ernest et Célestine*** et ***Le grand méchant renard*** et ***Le sommet des dieux***. Premier assistant réalisateur de Zabou Breitman et Eléa Gobbé-Mévellec sur ***Les hirondelles de Kaboul***.
Santé: excellente
Kink: Les daddies en uniforme

NICOLAS ATHANÉ

Statut: co-réalisateur et scénariste
Formation: Les Gobelins
Carrière : Animation dans l'industrie des jeux vidéos (***Rayman Legends, Rayman Origins***). Animateur sur ***Le chat du rabbin*** et ***La tortue rouge***. Co-scénariste et co-réalisateur de séries animées comme ***Mr Flap*** (3 saisons), ***Startup heroes*** (2 saisons) ou encore ***Peepoodo*** (2 saisons).
Santé: stade terminal d'Hétérose
Kink: sa Dacia Lodgy 7 places

BRICE CHEVILLARD

Statut: scénariste
Formation: Les Gobelins
Carrière : Animateur sur ***Moi, moche et méchant, Adama, les Schtroumpfs***, et dans la publicité. Co-scénariste et co-réalisateur de séries animées comme ***Mr Flap*** (3 saisons), ***Startup heroes*** (2 saisons) ou encore ***Peepoodo*** (2 saisons).
Santé: stade terminal d'Hétérose
Kink: son gazon fraîchement planté

SIMON BALTEAUX

Statut: scénariste
Formation: Conservatoire Européen d'Écriture Audiovisuelle (CEEA), Cours Florent, Baron Brown Studio
Carrière : Scénariste de courts-métrages, de formats variés pour la télévision (TF1, France 2, NRJ12 et M6). Directeur d'écriture de la série ***Section 13***. En développement de nouveaux projets *queer* et engagés.
Santé: excellente
Kink: Les mecs poilus (et les caleçons amples)

LES VOIX

Alex Ramirès dans le rôle de JIM
Comédien, humoriste, pile éléctrique, Alex Ramirès jongle entre stand-up, télé, théâtre et vidéos virales. Un artiste total qui ne s'excuse pas de briller !

Shirley Souagnon dans le rôle de NINA
Poids lourd du stand-up français, artiste, comédienne et productrice, ses vannes percutantes, fines et engagées sur les sujets actuels que sont la question du genre, du racisme et de la célébrité ont fait les succès de ses derniers spectacles.

Harald Marlot dans le rôle de GLAMYDIA
Comédien aussi connu sous le nom de Jerrie FK, Harald a joué dans plusieurs films et séries, *in and out of drag*. Ayant aussi chanté chez Madame Arthur, qui de mieux qu'un artiste sorti de *3 Nuits Par Semaine* pour prêter sa voix à Glamydia ?

Alex Brik dans le rôle de ROBEAR
Comédien de cinéma vu dans *J'ai tué mon mari, Au bout des doigts, 20 ans d'écart, Wasabi*… mais aussi à la télé dans *Scènes de ménages* et *Nos chers voisins !*

Jérémy Gillet dans le rôle de LUCIEN
Jeune acteur belge, à seulement 25 ans Jérémy a déjà 7 ans de carrière. Vous l'avez sûrement vu dans les séries *Des gens bien ordinaires, Mytho,* ou encore *Une amitié dangereuse*.

Elisabeth Wiener dans le rôle de CHRISTINE
« un Lama ?! Il devrait être mort ! » si cette réplique de *Kuzco* vous parle, c'est car Yzma, doublée par Elisabeth Wiener, a marqué vos esprits. Elle est aussi la voix de Cruella d'Enfer, Jamie Lee Curtis, Glenn Close, Mia Farrow…

François Sagat dans le rôle de PAVEL
La rock star des acteurs porno gays de sa génération et GayVN Award 2017 du Meilleur acteur. Vous vous souvenez peut être également de lui dans *L'Homme au bain* de Christophe Honoré.

Philippe Katerine dans le rôle de LA PROSTATE
A-t-on vraiment besoin de le présenter ?

LE LEXIQUE

HÉTÉROSE (nom, féminin)

Maladie qui transforme les hommes gays en hétérosexuels. Les principaux symptômes sont le désintérêt pour le culte du corps, les fashion faux pas ou encore les manifestations de manspreading. En phase terminale, la compréhension des règles du football deviendrait même naturelle…

CHLOROQUEER (nom, féminin)

Seul remède à l'Hétérose.

GRINDR (nom propre)

Comme Tinder mais pour les gays.

KINK (nom, masculin)

Pratique sexuelle sortant des schémas « conventionnels ». Parmi les plus répandus, la domination, les jeux de rôles ou encore le voyeurisme. Le mot d'ordre: le consentement.

CRUISING
(expression, pratique)

Recherche de partenaires sexuels, par des signaux non-verbaux, parfois dans des lieux publics, mais parfois aussi dans des lieux dédiés.

TWINK
(nom, masculin)

Jeune homme homosexuel au corps androgyne, fin, souvent imberbe et sans musculature développée. Meilleur ambassadeur : Lucien. Mais dans la vraie vie ça ressemblerait plus à Timothée Chalamet dans *Call me by your name*.

CAMP
(nom, adjectif)

Le terme « *camp* », utilisé par les historiens de l'art, critiques culturels, critiques de mode, les sociologues et théoriciens du genre pour décrire à la fois un style et une forme d'expression. L'esthétique *camp* joue sur l'exagération, le grotesque, la provocation et l'ironie. Le style *camp* est aussi décrit comme un regard propre à la sous-culture gay masculine, et queer en général.

CISGENRE (adjectif)

Se dit d'une personne dont le genre correspond au sexe qui lui a été assigné à la naissance.

POWER BOTTOM
(expression)

Un *bottom* (« derrière » ou « fesses » en anglais), c'est quelqu'un qui reçoit lors d'un rapport sexuel anal. Un *power bottom,* c'est pareil mais en puissant, c'est celui qui domine même en position de « pénétré » et qui donne le « la » de toute l'étreinte.

CHEMSEX
(expression, pratique)

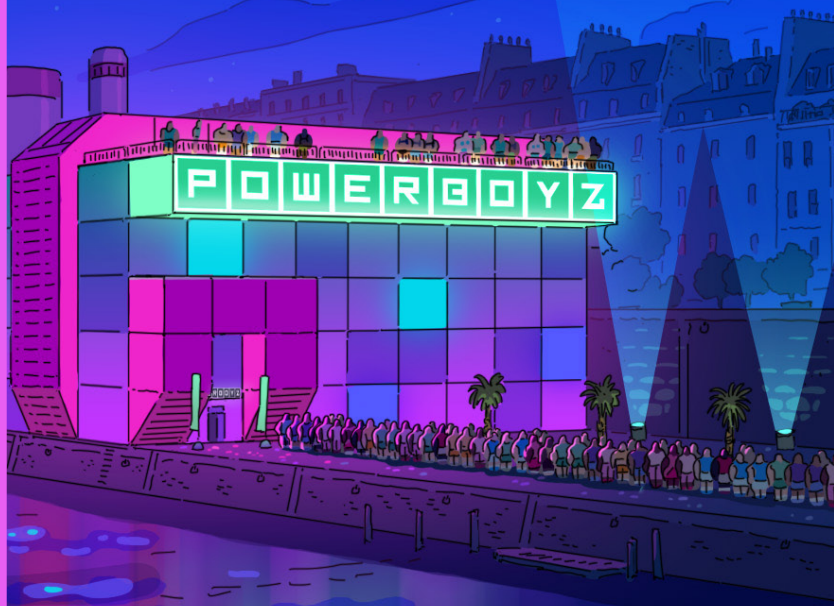
Contraction de « chemicals » (« produits chimiques » en anglais) et « sexe ». Il consiste en la prise de drogues dans le cadre de rapports sexuels.

QUEER (nom, adjectif, neutre)

De l'anglais « queer » pour bizarre, étrange. Personne dont l'orientation sexuelle et/ou l'identité de genre ne correspond pas au modèle dominant.

LISTE TECHNIQUE & ARTISTIQUE

Réalisation	MARCO NGUYEN
	NICOLAS ATHANÉ
Scénario	SIMON BALTEAUX
	MARCO NGUYEN
	NICOLAS ATHANÉ
	BRICE CHEVILLARD
Produit par	**BOBBYPILLS**
	DAVID ALRIC
	ARTHUR DELABAYS
Co-produit par	**UMEDIA**
	CÉDRIC ILAND
	BASTIEN SIRODOT
Storyboard	NICOLAS ATHANÉ
	BRICE CHEVILLARD
	MARYLÈNE SUN
	ANAÏS CHEVILLARD
	ALEXIS BEAUMONT
Supervision décors couleurs et colorscript	MATTHIEU SAGHEZCHI
Supervision décors traits	BERTRAND PIOCELLE
Superviseur technique	YANNICK CASTAING
Monteuse	IVY BUIRETTE
Musique	KIROSEN
	(MATHIEU ROSENZWEIG
	BENJAMIN NAKACHE)
Direction de l'animation	STEFAN THALER
	JULIEN LICATA
	ESTELLE ANTONINI
Direction Layout 2D	LORIS PILORGET
	YOANN GOURRU
Direction du compositing	STÉPHANIE VETA
Premier assistant réalisateurs	TIMOTHÉE VALENTINI
Direction de production et post-production	MÉLANIE BRIAND
Sound design	BADJE



THE JOKERS
LOGICAL PICTURES GROUP
CONCEPTION GRAPHIQUE : CHLOÉ RAOUSSE